

DES CHOSES A DIRE

Des choses à dire sur la question qui se trouve au centre de notre film : « L'autonomie paysanne » (Catherine Guéneau et Gérard Leblanc, 72 minutes, 2013).

Ces choses ont été ressenties, pensées, mûries, tournées et retournées dans le cerveau des paysans avec lesquels nous avons entrepris de travailler (Philippe Bontemps, Lionel Caudy, Jean-Michel Camus et les autres). Il en résulte, pour celui qui parle, une parole aussi assurée de ses assises et fondations que peut l'être l'architecte d'un édifice bien conçu et bien construit. Il s'agit d'une parole arrivée à maturité comme un fruit que l'on peut savourer *à l'instant*. Et c'est bien ici que cette parole a été cultivée : dans ce champ de triticale ou dans ce champ de seigle. Bien entendu, elle n'est pas née d'elle-même ni de son environnement immédiat, elle s'est également nourrie d'apports extérieurs, parfois lointains. Mais ces apports ont été assimilés et interprétés en fonction des conditions de culture propres à chaque ferme. Ce qui réussit chez l'un ne réussit pas nécessairement chez l'autre, vivraient-ils à quelques kilomètres de distance. Le sol peut être très différent d'une parcelle à l'autre, parfois sur la même ferme.

Nous l'avons compris très vite : un paysan chercheur ne fait usage ni de prêts à penser ni de prêts à planter. Il n'applique pas de recettes. Il sait que la nature est complexe et il ne cherche pas à réduire cette complexité sous la botte chimique qui est supposée pourvoir à tout. Il ne cherche pas à dompter la supposée dangereuse nature, il prend le parti de l'accompagner en comprenant de mieux en mieux les contradictions qui la font se développer en dehors de tout schéma manichéen.

Il n'y a par conséquent rien de dogmatique dans les discours qui nous sont tenus. Cette parole qui affirme des orientations, des positions, cette parole sûre d'elle-même, se met en même temps en jeu à travers des hypothèses de recherche et de travail qu'il s'agit toujours de vérifier sur le terrain. Il y a souvent des possibilités, parfois des probabilités, jamais des certitudes. Ce n'est pas qu'elle doute de ses orientations et positions : ce sont ces dernières qui l'amènent à construire des hypothèses.

Une parole enracinée, ce n'est pas seulement du sens, des concepts. Ce sont aussi des percepts et des affects. C'est ce *mélange*, comme on le dit pour les associations de cultures, qui lui donne sa charge émotive et la rend immédiatement partageable et appropriable. Ici les émotions ne sont pas utilisées pour manipuler les idées ni les idées pour manipuler les émotions. Les émotions et les idées ont grandi ensemble. Elles s'entremêlent continûment et s'affinent au contact les unes des autres.

Notre travail de cinéastes ? Susciter cette parole, la libérer, la capter dans son surgissement. La croiser avec d'autres paroles, saisies dans les mêmes conditions. Croiser les paroles ? Pas seulement : les faire interagir. Elles se renforcent, se contredisent, se complètent. Organiser par le montage des rencontres qui n'ont pas encore eu lieu dans la réalité. C'est à cela, aussi, que sert le montage dans un film : transformer des rencontres virtuelles en rencontres réelles. Anticiper la réalité.

Donner tant d'importance à la parole, ne serait-ce pas de la radio ? Mais non. D'abord, parce qu'une radio digne de nom ancre la parole dans des environnements sonores qui suscitent des images visuelles chez l'auditeur. La radio n'est jamais seulement une radio oreille, comme un sens n'est jamais seul et interagit toujours avec les autres dans des proportions variables selon les situations. Les façons de pratiquer la radio favorisent plus ou moins ces interactions mais elles existent toujours.

Mais il y a un autre point qui mérite d'être rappelé et exploré : le film ancre la parole au lieu de son émission. Ce lieu est double : il y a le corps de celui qui émet cette parole, sans aucun doute, mais il y a aussi l'environnement auquel elle se rattache. Cet environnement est plus vaste que le territoire occupé par la ferme. Il s'inscrit dans un paysage, à la fois physique et mental, qu'il contribue à remodeler.

L'un et l'autre peuvent être saisis simultanément dans les mêmes cadres. Nos cadres expriment un double choix : affirmer la primauté de l'environnement sans effacer l'homme, affirmer la primauté de l'homme sans effacer l'environnement. L'homme et son environnement se situent à égalité, sans que le premier cherche à dominer le second : *simplement*, le sentir, le comprendre. Mais ce *simplement* est aussi vaste que la recherche, toujours en cours, jamais achevée.

On dira qu'il s'agit là d'une évidence. Il est évident que ce qu'il est convenu de nommer le « cinéma direct » saisit la personne qui parle dans son environnement. Il est certes possible de filmer cette personne en gros plan et de l'isoler de tout ce qui l'entoure ou bien, à contrario, la filmer de si loin qu'il devient impossible de saisir cette relation. Mais notre démarche vise aussi à saisir ce qu'il y a de sensible dans la relation de nos « acteurs » (acteurs de leur vie avant d'être acteurs de notre film) à leur environnement. Ce sensible se matérialise dans le discours mais aussi dans la gestuelle qui l'accompagne.

Voyez par exemple Lionel Caudy dans son champ de seigle au cours d'un tour de plaine ou il confronte ses hypothèses de travail aux questions et expérimentations d'autres paysans. Tout en parlant, il se met à caresser les épis. La douceur de la caresse fait écho à la rigueur d'un discours tout en questionnements. Sans ce respect de la nature, qui se matérialise dans la douceur du geste, il n'y aurait pas de pensée.

C'est le montage qui, dans notre film, fait office de voix off. Aucune voix tombée d'en haut ne vient dire au spectateur ce qu'il convient de voir et d'entendre dans ce qui lui est dit et montré. Nous ne sommes pas contre l'utilisation de la voix off en général, nous nous opposons aux voix off qui travaillent à la place du spectateur ou qui lui mâchent son travail. Supprimer ce type de voix off nécessite un travail de montage très élaboré qui permette au spectateur de penser et parler par lui-même à partir des repères audio et visuels que le film lui fournit.

Soulignons une expérience innovante en matière de diffusion mise en œuvre par la FRAB Champagne-Ardenne qui a coordonné la production du film. Un Dvd du film a été offert à tous les éleveurs de la région, ce qui n'a pas été sans stimuler quelques conversions. Ainsi l'un des buts que nous nous étions fixé était atteint : persuader les éleveurs que le modèle biologique était viable en polyculture - élevage et que ce modèle était bien le plus favorable à l'expression de l'autonomie paysanne.

Mais les retours des spectateurs non paysans nous intéressent tout autant. Ceux-ci sont confrontés à la complexité d'un métier qu'on aurait tort de considérer comme exclusivement manuel. Ils sont confrontés à des pensées qui cherchent des solutions efficaces dans tous les choix opérés : en matière de variétés culturelles, comme en matière d'alimentation du bétail ou en matière de commercialisation des produits. Ces choix deviennent les nôtres, car le film nous met en mesure de comprendre leurs enjeux.

Gérard Leblanc

www.mediascreationrecherche.fr